



A portrait of Pierre-Hugues Boisvenu, an older man with grey hair and glasses, wearing a dark suit jacket over a light blue turtleneck. He is sitting in a wooden chair with his hands clasped. A yellow ribbon is pinned to his lapel.

Pierre-Hugues Boisvenu

APPRIVOISER L'ABSENCE

Ces petits **rituels**
guérisseurs

L'enfant **en deuil**

Soutenir les parents en deuil



Un simple geste de **Solidarité**

Lors du décès d'un enfant de 14 ans et moins,
la Coopérative assumera les coûts reliés à ses propres biens et services,
jusqu'à concurrence de 2 500 \$, sauf lorsqu'un programme gouvernemental s'applique.

Le programme Solidarité est réservé aux membres de la Coopérative.



LES COOPÉRATIVES
FUNÉRAIRES
DU QUÉBEC

Pierre-Hugues Boisvenu

Apprivoiser l'absence



Photos : François Lafrance

Dignité et générosité. Voilà les mots qui s'imposent quand on rencontre Pierre-Hugues Boisvenu. En juin 2002, sa fille Julie est assassinée à 27 ans par un récidiviste. Devant le manque d'humanité et de justice qu'il constate, ce haut fonctionnaire entreprend une croisade qui l'amène à fonder l'Association des familles de personnes assassinées ou disparues du Québec (AFPAD). Durant toutes ces démarches, sa fille Isabelle est à ses côtés pour le soutenir et l'encourager. Mais en décembre 2005, le sort frappe à nouveau cette famille déjà durement éprouvée. En allant rejoindre ses proches en Abitibi pour le réveillon de Noël, Isabelle perd le contrôle de sa voiture et meurt à son tour, à l'âge de 26 ans. Pierre-Hugues Boisvenu décide alors de prendre sa retraite et de se consacrer à sa nouvelle mission de vie. Nous l'avons rencontré à sa résidence à Sherbrooke.

Par France Denis

Vivre un deuil est déjà très éprouvant. Est-ce que de vivre un deuil publiquement constitue une difficulté supplémentaire ?

Dans mon cas non. Je fais une différence entre mon deuil et la cause que je défends. Je ne vis pas mon deuil sur la place publique et il est rare que je parle de mon cas particulier. Quand je parle de ma famille, j'en parle toujours en termes d'engagement. Je parle surtout des familles que je rencontre et qui sont seules, isolées et très frustrées de voir que l'État s'occupe plus des criminels que des victimes. Ces gens ont de la difficulté à vivre leur deuil parce qu'ils manquent d'outils après s'être butés à une grosse machine.

Perdre un enfant est déjà un drame mais quand on n'est pas soutenu, ça ajoute à la détresse. Quand un enfant meurt d'un cancer, la famille reçoit un soutien de l'hôpital et du milieu. Quand l'enfant meurt assassiné, la famille n'est soutenue par personne. Les familles des victimes ont l'impression d'avoir été abandonnées.

Depuis deux ans, j'ai rencontré une centaine de familles dont un proche a été assassiné. Mon objectif est de faire

C'est Julie qui a allumé la cause que nous défendons et c'est Isabelle qui l'éclaire tous les jours.

en sorte qu'on soit mieux supporté par le milieu, mais ça ne m'a pas amené à parler de mon deuil.

À la suite de la mort de Julie, quel a été l'élément déclencheur de votre engagement dans cette cause ?

C'est le fait que Julie ait été assassinée aux mains d'un récidiviste, que l'État face à ce récidiviste dont elle avait la responsabilité nous lance comme message que sa seule impunité est de nous envoyer un chèque de 600 \$. Pour moi, ça a été un message d'une très grande injustice. Quand j'ai reçu de l'IVAC (indemnisation des victimes d'actes criminels) le chèque de 600 \$, je me suis dit que ça ne se pouvait pas : l'État a libéré un criminel au sixième de sa peine après qu'il ait été condamné pour viol; ce criminel s'amène en Estrie sans aucun contrôle; il tue ma fille et l'État s'en sort avec comme seule responsabilité de m'envoyer un chèque de 600 \$!



Quand vous rencontrez des familles de personnes assassinées, qu'est-ce qu'elles vous disent ?

Qu'il n'y a pas de justice pour elles. Dans certains cas, ce sont des familles qui viennent de vivre le drame. Comme nous intervenons rapidement pour les soutenir, elles ont l'impression que quelqu'un s'occupe d'elles, qu'elles ne sont pas seules à vivre cela. Dans d'autres cas, le drame s'est passé il y a 10, 20 ou même 30 ans. Lorsqu'ils se joignent à l'AFPAD, ces gens ressentent une délivrance dans la possibilité de rencontrer d'autres familles et de pouvoir enfin parler d'un drame sur lequel elles ont mis le couvercle il y a longtemps.

Une des premières personnes à devenir membre de l'Association avait vécu l'assassinat de son fils en 1980. Elle m'a raconté qu'après être devenus membres, son mari et elle ont parlé de cet événement pour la première fois en 26 ans. Ils n'en avaient jamais parlé ensemble !

Vous avez quitté votre travail pour vous consacrer à l'Association et mener publiquement cette bataille. Trouvez-vous que c'est cher payer pour défendre votre cause ?

Non, c'est un choix d'une certaine façon. C'est la mort de Julie qui m'y a amené et ça, je ne l'ai pas choisi. Mais là où

Je sens qu'on change des choses lentement.

c'est un choix, c'est dans ma décision de m'occuper de cette cause. Les familles que je rencontre sont démunies devant le système.

Moi, j'arrivais d'une profession au gouvernement du Québec, j'avais travaillé avec les agents de la paix, je connaissais le système judiciaire, je savais à peu près ce qui allait se passer. Malgré tout, j'ai trouvé cela très difficile de ne pas avoir de soutien du système par rapport à notre situation. Je m'imaginais « comment ça se passe dans une famille qui ne connaît pas le système ? Comment peuvent-ils s'en sortir ? »

Certains croient que les enfants choisissent leurs parents. Je me dis que ma fille m'a choisi comme père pour que je m'occupe de cette cause. Je savais que j'avais des talents comme communicateur et comme rassembleur, je savais aussi que j'avais de bons contacts politiques, une bonne connaissance de l'administration publique : tous les ingrédients étaient là pour que je mène cette croisade.

Depuis que j'ai fait ce choix, je ne peux pas dire que je trouve cela difficile. Je sens qu'on change des choses lentement et que j'aide les familles en le faisant. J'accomplis mon destin.

Quelle est la plus grande victoire de l'AFPAD ?

Au plan politique, c'est lorsque la loi 25 a été votée en décembre pour l'augmentation des indemnités de frais funéraires de 600 \$ à 3000 \$ et la possibilité pour les proches des victimes d'avoir du soutien psychothérapeutique. Ce sont de très belles victoires. Mais la plus belle victoire, c'est l'adhésion de 350 familles qui ont dit un jour : « On va joindre l'Association et on va parler de ce qui nous est arrivé ». Grâce à l'Association, des gens sont sortis d'un mutisme et d'une solitude qui les détruisaient à petit feu. Ça donne aux membres un vrai sens à la solidarité sociale.

Vous avez indiqué que vous donneriez encore trois ans à l'Association. Craignez-vous le moment où vous vous retirerez ?

Non, mais je crains le moment où je n'aurai plus rien à faire. Diane et moi avons comme projet à la retraite d'aller vivre cinq ans en Afrique pour faire de la coopération internationale. On se disait qu'on avait eu une belle vie, qu'on avait trois beaux enfants en santé, bien éduqués; on n'a pas eu de pépin dans notre vie comme couple. On voulait donner ce qu'on avait reçu. Mais finalement, Julie a trouvé mon Afrique. Quand j'ai lancé l'AFPAD, je me suis dit que je lui donnais cinq ans. Un autre leader va émerger et nous amener ailleurs. Pour l'instant, l'association a besoin d'un leader qui défonce les portes, qui a des contacts, mais dans trois ans ça prendra peut-être un leader qui a la capacité d'aider, de prendre soin des familles.



Vous êtes président du conseil d'administration de Centraide Estrie depuis l'an dernier. C'est important pour vous de vous engager dans d'autres associations ?

J'ai toujours été proche de Centraide. C'est important de donner, parce que quand on donne, on reçoit. Mon engagement à Centraide me ramène les pieds sur terre. Lors des visites de contrôle pour les dons, je rencontre des groupes qui s'occupent des femmes violentées, des personnes handicapées, des popotes roulantes. Quand je rencontre des gens dans le besoin, des gens qui sont moins nantis que moi et qui tirent le diable par la queue, ça me *ground* dans la vraie réalité.

À part votre engagement, qu'est-ce qui vous a apporté de l'apaisement dans votre deuil ?

Dans les premiers mois, j'ai été habité par une grande colère, par de la haine face au meurtrier, par un goût de vengeance. Je n'ai pas cherché à les refouler. Je me suis donné le droit de vivre ces sentiments.

Deux mois après la mort de Julie, je suis retourné au travail en Montérégie. En raison de l'éloignement de mon travail, Diane et moi étions séparés la semaine nous nous retrouvions la fin de semaine. Ça m'a donné beaucoup de moments de solitude où j'ai pu me concentrer sur le deuil et apaiser ma douleur. La douleur après la mort de quelqu'un, ça s'apprivoise. C'est comme une brûlure. Quand on se brûle, la douleur passe, mais la cicatrice reste et elle restera toujours. Le fait d'avoir vécu à distance avec Diane m'a permis de faire cela tout seul. Quand je suis revenu travailler à Sherbrooke quelques mois plus tard, nous étions tous les deux apaisés, le temps avait fait son œuvre, la douleur s'était cicatrisée. J'avais commencé mon action politique et nous avions donné un sens à la mort de Julie. Je pense que la chose la plus difficile pour les gens qui font un deuil est de ne pas trouver un sens à la mort d'un proche.

Plus de 80 % des couples se séparent après avoir perdu un enfant. Qu'est-ce qui rend cette épreuve si difficile pour la survie du couple lui-même ?

Nous avons découvert à la mort de Julie qu'un deuil, au départ, ça ne se vit pas en couple ; ça se vit individuellement. La relation d'un père avec sa fille ou d'un fils avec

son père ou sa mère est différente d'un individu à l'autre dans la famille. On doit d'abord faire le deuil de cette relation particulière. Dans le cas d'un assassinat, on a aussi à accepter cette fatalité, et chaque membre de la famille ne le fera pas de la même façon. Dans certains cas, un membre du couple va attendre beaucoup de l'autre. Je pense que si on ne vit pas d'abord notre deuil de façon individuelle, ça va être très difficile de le vivre en couple. Il y a une étape d'acceptation qu'il faut traverser seul : celle d'abandonner, de lâcher prise, d'accepter le fait que ta fille ne reviendra pas, de passer à une relation plus spirituelle avec ton enfant. C'est ce qui donne un sens à cette perte et qui va ramener dans le couple une relation équilibrée.

Mis à part l'absence physique de vos filles, quels sont les deuils que vous avez eus à faire lors de leur mort ?

Perdre deux enfants sur trois, ça vide une cuisine. C'était deux filles très sociales. Diane et moi avons toujours dit à nos enfants : si vous voulez fêter, faites-le dans la cour à la maison. C'était une façon pour nous de connaître les amis de nos enfants. La cour était toujours pleine. Avec leur mort, la maison s'est vidée. De vivre cela, en même temps que la retraite, ça m'a mis face à un grand silence que j'ai trouvé difficile.

Quelle sorte de jeunes adultes étaient vos deux filles ?

Julie était l'aînée. Être parent, c'est un apprentissage qui se fait en élevant des enfants. Julie a été mon école, c'est avec elle que j'ai appris à être père. Elle avait un caractère assez rebelle, elle était têtue, même explosive. Jeune adulte, elle a commencé à s'assagir puis elle a découvert une passion pour la vente, pour le contact avec les gens. Jusqu'à sa mort à 27 ans, on voyait une progression constante dans la jeune femme qui découvrait son identité, son autonomie, ses rêves.

La douleur après la mort de quelqu'un, ça s'apprivoise.



Isabelle était plus habile sur le plan des négociations. Elle était la dernière de la famille alors elle a appris des deux autres. Elle était brillante, studieuse, très sociale. Elle avait à cœur le bonheur des autres. Et elle était très courageuse. Durant le tourbillon de la mort de Julie et du procès de son assassin, elle a quand même réussi ses examens à la maîtrise et comme comptable agréée. Elle n'a jamais cherché à les remettre à plus tard.

Ce qui me reste de Julie, c'est son caractère; ce qui me reste d'Isabelle, c'est sa persévérance.

Il y avait un an que votre 2^e fille, Isabelle, avait péri en décembre dernier. Avez-vous célébré sa mémoire de façon particulière ?

Non. Mais le 22 décembre, un an jour pour jour après sa mort, je suis allé rejoindre ma femme en Abitibi. J'étais avec mon fils et nous sommes passés à l'endroit où Isabelle a eu son accident, dans le parc de La Vérendrye. Mon fils Christian voulait arrêter mais moi je ne voulais pas, je lui ai dit de poursuivre. Je ne sens pas le besoin de commémorer cela. Je me rappelle chaque soir que mes filles ne sont plus là.

Pour Julie, nous avons fait une commémoration au centre-ville de Sherbrooke un an après son décès. Nous voulions dire aux politiciens et aux décideurs publics que nous n'oublierions jamais, que chaque année des gens sont assassinés et les familles n'ont pas de soutien. Mais à ce moment, nous défendions une cause.

J'ai l'impression très forte que le destin de mes deux filles était intimement lié. C'est Julie qui a allumé la cause que nous défendons et c'est Isabelle qui l'éclaire tous les jours.

Quand une personne est assassinée, il arrive souvent que la famille ne puisse pas voir le corps. Vous avez vécu les deux situations. Quelle différence avez-vous constatée ?

Dans le cas de Julie, le corps a été retrouvé une semaine après sa mort. Il était déjà en décomposition. Nous n'avons pas pu la voir. Donc, Julie, quelque part, est toujours vivante. Nous ne l'avons pas vue morte. Quand Isabelle est morte, nous l'avons touchée, elle était froide. Diane a dit : « elle est partie, elle n'est plus là, ce n'est qu'une enveloppe ». On n'a jamais pu dire cela de Julie, ce qui rend le décrochage plus difficile.

Les parents disent parfois que s'ils perdaient leur enfant, ils en mourraient. Qu'avez-vous découvert sur vous à la suite de ces tragédies ?

D'une certaine façon, on meurt avec notre enfant. Toutes les familles que j'ai rencontrées m'ont dit que quelque chose en elles est mort. Mais aussi, d'une certaine façon, d'autre chose a ressuscité. Notre famille n'est plus ce qu'elle était : ma femme et moi apprenons à vivre en couple sans l'interférence des enfants, sans la relation intense que j'avais avec mes filles mais avec une relation plus étroite avec mon fils.



D'une certaine façon, on meurt avec notre enfant.

Donc, on meurt avec les enfants et on meurt longtemps; ça coûte cher, on risque d'y laisser sa peau si on ne se rebâtit pas. Les familles qui m'ont semblé les plus abattues, les plus dévastées sont celles qui n'ont pas réussi à rebâtir une nouvelle famille et à trouver un sens à cette épreuve.

Avec ce que vous avez appris, quel conseil pouvez-vous donner aux gens en deuil ?

De parler. La pire chose, c'est le silence. Il faut exprimer ce que l'on vit. Je le découvre lors des rencontres avec les familles. Plus on en parle, plus on comprend ce qui est arrivé, plus on arrive à y donner un sens. Depuis l'épreuve, ces familles traînent un sac rempli de cailloux. Chaque fois qu'elles en parlent, elles perdent un caillou et le fardeau s'allège.

Arrivez-vous à vivre des moments de bonheur qui ne sont pas assombrés par la douleur ?

Diane et moi sommes sereins dans cela. Nous n'avons pas de responsabilité dans la mort de nos filles. Malheureusement, nous avons tiré le mauvais numéro deux fois. Mais en même temps, je dirais que la mort de Julie m'a sorti d'un destin relativement banal pour m'amener vers ce que j'appelle ma mission. Je réalise dans ma vie des choses que je n'aurais jamais imaginées. Ça m'amène à penser que ma vie va être un grand succès. C'est chèrement payé, mais Julie a peut-être payé cela pour moi. Quelque part, sa mort est liée à ma vie et à cette cause. Je n'ai pas le droit de ne pas réussir. Mon échec serait d'enlever tout le sens à sa mort.

18 ans dans une coopérative funéraire à accompagner les familles en deuil

Par Denis Soucy

Pendant 18 ans, j'ai travaillé comme directeur général à la Coopérative funéraire Brunet de Mont-Laurier et Maniwaki, une petite coopérative où les permanents exécutent à peu près toutes les tâches selon le besoin. Lors de mon embauche, je ne devais pas m'occuper du volet funéraire mais uniquement de gérer, diriger, planifier, etc. La belle affaire quoi! Un bon matin, j'ai eu à assumer le rôle de rencontrer les familles pour établir des arrangements funéraires, puis il a fallu que j'assume une partie de la direction des funérailles en plus de donner un coup de main au thanatologue pour installer les corps dans les cercueils.

C'est par le contact avec les familles que j'ai découvert mon goût pour le service à la clientèle et le mouvement naturel en moi d'accompagner les personnes dans ce qu'elles vivent. Pour chaque famille que je rencontrais, mon défi était de saisir leur besoin réel en cherchant comment y répondre au mieux. Pour moi, cela allait de soi car une coopérative trouve sa raison d'être dans la réponse aux besoins de ses membres et clients, même si, parfois, c'est plutôt compliqué. Je me rappelle une rencontre de famille où sept enfants étaient venus établir des arrangements pour leur père décédé; ils hésitaient, semblaient inquiets; après un temps de lents progrès, j'ai entendu l'un d'eux se demander si sa sœur Unetelle serait d'accord avec l'option envisagée; mais voilà, Unetelle n'était pas là. Il ne manquait qu'elle et il fallait que les arrangements lui conviennent aussi à elle. Car travailler dans le secteur funéraire, c'est travailler avec des vivants. Au moment du service funèbre, à la sortie de l'église, un bris électronique a immobilisé pendant plusieurs minutes le corbillard contenant le corps du père. Catastrophe en face de la cathédrale avec 150 personnes qui attendent que le cortège se mette en marche! Lorsque j'ai reçu la famille, le lendemain, je pensais bien en entendre parler. Mais loin de les avoir énervés, cet incident les avait amusés en leur rappelant que leur père, qui n'était pas fortuné, disait souvent : « Les Cadillac, ce n'est pas pour moi ». Le hasard s'était chargé de personnaliser ces funérailles, et les enfants avaient gardé un souvenir heureux de ce moment.

Évidemment, accompagner des personnes dans leur entrée dans le deuil est une tâche délicate. Perdre un être cher est toujours un choc, un bouleversement, même quand on avait déjà commencé son deuil depuis des mois. Pour ma part, je crois que le déroulement des funérailles, les rites, les gestes posés sont autant d'occasions d'avancer, de poursuivre la relation avec le défunt, peut-être de vivre des

moments qu'on n'avait pas vécus avec celui ou celle qui est parti. À chaque personne de choisir ce qui l'aidera le mieux à vivre ces moments.

Deux petits cœurs en chocolat

Un enfant m'avait démontré mieux que quiconque qu'il appartient à chacun de trouver les gestes les plus signifiants. Un soir de St-Valentin, au salon, un petit bonhomme d'environ 4 ans venait à répétition dans le bureau chercher deux petits cœurs en chocolat; il en mangeait un et portait l'autre à son grand-père étendu dans le cercueil pour le temps de l'exposition. N'est-ce pas son lien à son grand-père qu'il continuait ainsi et laissait se transformer peu à peu, à chaque voyage de chocolat qu'il faisait, car il saisissait sans doute que le retour de grand-père était différent de ce qu'il aurait été de son vivant!

Le petit bonhomme de 4 ans mangeait un chocolat et portait l'autre à son grand-père étendu dans le cercueil.

Souvent, on m'a demandé si je trouvais difficile de travailler en contact avec la peine des autres. En général, il m'était donné de ne pas coller à cette peine. Spontanément, mon réflexe était plutôt de chercher comment la Coopérative pouvait le mieux accompagner la famille dans les gestes d'adieu qui permettront de saluer la mémoire de l'être cher. Un jour, j'ai demandé à un père dévasté s'il souhaitait fermer lui-même le cercueil de son gars de 20 ans mort dans un accident. Deux mois après, il m'a avoué que c'est le seul souvenir qu'il lui restait dans l'engourdissement causé par les médicaments qu'on lui avait donnés. Malgré sa grande douleur, il était heureux d'avoir posé ce geste.

Mon expérience dans ce domaine et dans le contact avec les gens m'a beaucoup appris et j'ai vraiment aimé ce travail. En plus du service au client, j'ai apprécié côtoyer les membres, les administrateurs et le personnel de la coopérative. Évidemment, travailler dans le secteur funéraire nous met en contact avec la mort, mais ce que je retiens surtout, c'est que la mort nous amène à travailler avec les besoins de ceux qui restent.



Ces petits rituels guérisseurs...

Par Maryse Dubé



Tout au long de notre vie, plusieurs événements nous rappellent que la mort est là, tapie quelque part. On sait très bien qu'elle peut happer l'un des nôtres à tout moment; d'ailleurs rien que d'y penser, la gorge nous serre... Alors quand, malgré notre refus de la regarder dans les yeux, elle vient nous ravir un être cher, c'est le corps tout entier qui entre en contraction. À partir de ce moment-là débute une grande souffrance, dont le soulagement ne viendra qu'à petites doses, disséminées çà et là sur le

chemin de la guérison. Mais de ces doses dépend notre retour à une vie normale, où les joies pourront à nouveau faire partie du quotidien.

J'aimais croire que mon père contribuait à ma guérison au-delà de sa présence sur terre.

Bien que le deuil ne soit pas considéré comme une maladie, il est constitué de douleurs parfois intolérables qui font que notre vie, sous bien des aspects, nous semble malade. Et pour atténuer un tant soit peu cette souffrance qui nous torture, plusieurs moyens existent et agissent directement sur le mal-être qui nous habite. Le rituel est l'un d'eux. Avec son langage tout en symboles, il aide à exprimer cette douleur qui, bien souvent, va au-delà des mots.

Des gestes du coeur

« Le rituel permet à un homme blessé de retrouver son chemin... »¹

Plusieurs personnes l'utilisent à leur insu, certaines l'ont consciemment intégré dans leur vie de tous les jours pendant leur période de deuil. Ce fut mon cas quand, à la mort de mon père, je pris la décision d'utiliser sa tasse préférée pour boire l'eau que mon état de santé réclamait. C'était ma façon de lui parler, de lui dire : *regarde papa, je vais continuer de faire ce qu'il faut pour aller mieux*. Mais c'était surtout une façon de le garder près de moi... encore un peu. Me servir de sa tasse me donnait l'occasion de m'offrir une petite « dose » de celui que j'avais tant aimé, et chaque fois,

Dans ce comportement, ce père avait l'impression de se connecter à celui qui lui manquait tant.

ce rituel prenait le chemin du recueillement. J'aimais croire que mon père contribuait à ma guérison au-delà de sa présence sur terre.

Les rituels de ce genre viennent du cœur, ils sont spontanés. Un objet banal de la vie courante peut soudainement s'envelopper d'une part de « sacré » avec le pouvoir magique de toucher notre âme. Néanmoins, l'objet choisi doit pouvoir nous parler, nous dire quelque chose d'apaisant, nous consoler.

« Le rituel a une fonction symbolique qui nous relie à celui ou celle qu'on a perdu. » Il aide à faire la transition entre un hier où l'on partageait le quotidien du défunt et un demain où il faudra vivre sans lui.²

En quoi les rituels personnels peuvent-ils aider ?

- Avec son langage tout en symboles, le rituel aide à exprimer ce qui va au-delà des mots;
- Les rituels sont là pour nous reconforter, nous lier les uns aux autres. Ils permettent à un homme blessé de retrouver son chemin;
- Poser des gestes personnels lors d'un rituel aide à prendre conscience de la perte qui nous afflige et permet d'exprimer ses émotions;
- Se trouver un lieu et un moment dans la journée pour y déverser son chagrin est salutaire à la résolution du deuil;
- Dans le rituel, il est possible de retrouver le sens du sacré;
- Le rituel incite au recueillement.

Se donner le droit de vivre son chagrin

Un homme racontait qu'après la mort de son fils, il prit l'habitude d'aller « surfer » sur l'ordinateur de celui-ci. Tous les soirs, il descendait dans sa chambre qu'il avait gardée intacte, ouvrait son ordinateur et reproduisait l'activité préférée de son fils, c'est-à-dire naviguer sur Internet. Refaire les mêmes gestes qu'il avait tant de fois observés chez son enfant devint pour lui un rituel guérisseur. Dans ce comportement, ce père avait l'impression de se *connecter* à celui qui lui manquait tant. Et là, entre les murs de cette chambre, il pouvait enfin le pleurer.

Se trouver un lieu et un moment dans la journée pour y déverser son chagrin est très salutaire. Ça permet de créer un point de repère pour mieux vivre son deuil. De plus, ça aide à effectuer les tâches fastidieuses mais nécessaires du quotidien, tout en permettant de canaliser sa peine, chose essentielle quand on sent que la souffrance ne prend aucun répit et nous fait perdre pied. Et perdre pied peut être bien facile quand on réalise les multiples pertes qui découlent d'un deuil. C'est ainsi qu'une jeune veuve, mère de famille, arrive rapidement au désespoir devant les dettes qui s'accumulent et les enfants qui pleurent leur père...

Avec les années, le coffre de « papa » devint la boîte aux secrets... larmes en moins.

« Les rituels ne relèvent aucunement du rationnel, mais tiennent de l'émotif. Ils sont là pour nous aider, nous reconforter, nous lier les uns aux autres. »³

À la mort de son mari, une dame âgée décida d'aller s'acheter un coffre de bonne dimension pour y ranger les souvenirs du temps passé à ses côtés. Chaque fois qu'elle ouvrait le coffre pour y déposer quelque chose, le chagrin s'intensifiait et elle se mettait à pleurer. Paradoxalement, elle remarqua qu'après chacune de ces séances, une certaine paix en résultait. Un peu comme si le fait de fermer les portes de son passé lui permettait d'ouvrir une porte sur l'au-delà, la rapprochant ainsi de celui qui l'avait quittée. Puis vint le

jour où ne restèrent que ses larmes; tout objet témoin de leur bonheur ayant déjà pris son billet d'entrée. Ne voulant pas mettre fin à ce rituel, elle commença à y ajouter une partie de son présent : lettres d'amour qu'elle lui adressait, photos de famille... Lorsque le premier anniversaire du décès arriva, elle offrit à ses enfants l'opportunité de participer à son rituel. Chacun d'eux pouvait y laisser une lettre cachetée à l'attention de leur père. L'événement se déroula avec grande émotion, et tous se permirent d'exprimer leur tristesse. Au terme de cette soirée, il fut décidé que le coffre resterait scellé jusqu'à l'anniversaire suivant où, à nouveau, il servirait à recueillir les messages et les larmes de chacun. Avec les années, le coffre de « papa » devint la boîte aux secrets... larmes en moins. Comme quoi un rituel peut se transformer au gré des besoins.

Le fait de poser des gestes personnels lors d'un rituel permet de vivre ce qui nous arrive avec une plus grande conscience et permet aussi d'exprimer concrètement ce qui est ressenti. C'est un exercice troublant où, certes, les émotions se bousculent. Néanmoins, il aide à accepter la réalité de la mort et favorise la résolution du deuil. Et dans les difficiles moments qui suivent la perte d'un être cher, même le plus simple des rituels peut s'avérer une aide précieuse. C'est à chacun de trouver son rituel guérisseur... qui vient du cœur.

1-D. JEFFREY. *Éloges des rituels*, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 2003, p.230.

2-C. FAURÉ. *Vivre le deuil au jour le jour*, Éditions Albin Michel, 2004, 290 p.

3-G. MÉNARD. *Que sont devenus nos rituels*, dans Elle Québec, Juin 2006, p.110.

Maryse Dubé est cofondatrice de La Gentiane, un site d'entraide pour les personnes endeuillées offert par les coopératives funéraires du Québec.

Elle est une collaboratrice régulière de la Fédération des coopératives funéraires du Québec.

Vous vivez ou vous avez vécu un deuil ?

Quels sont les rituels qui vous ont réconfortés ?

Écrivez-nous pour nous en faire part :

Revue *Profil*
548, rue Dufferin
Sherbrooke (QC) J1H 4N1

Ou par courriel à profil@fcfq.qc.ca

Ré-appropriation des rituels funéraires



Votre coopérative est membre de la Corporation des thanatologues du Québec. Cette dernière entreprend une démarche très importante de Certification des entreprises funéraires du Québec et de reconnaissance du professionnalisme du personnel qui y oeuvre auprès du Bureau des Normes du Québec. Cette démarche vise également la mise sur pied d'un Observatoire de recherches sur les rituels funéraires au Québec.

Dans le document qui sera présenté au B.N.Q., nous avons eu le privilège de pouvoir compter sur la précieuse et compétente collaboration de l'Abbé André Bouchard pour y écrire la préface. Je suis enthousiaste de vous la partager et je souhaite qu'elle vous touche et vous interpelle.

Bonne lecture.

Brigitte Deschênes, coordonnatrice

Les distances que sont en train de prendre les gens de votre coin de pays (et d'ailleurs), par rapport aux diverses religions organisées, les forcent à critiquer, repenser, et se «ré-approprier» les rites de passage que constituent pour les humains la naissance, l'entrée dans l'âge adulte, le début d'une vie de couple avec l'insertion professionnelle qui l'accompagne et finalement, la mort.

Les diverses religions, au cours des âges, ont su s'approprier un cérémonial, des rituels, des rites, auxquels leurs commettants adhéraient de façon spontanée et quasi automatique.

Le personnel des maisons funéraires n'a eu, le plus souvent, qu'un rôle de soutien ou de second plan quand il s'est agi des rituels concernant la mort. Les religions y avaient la main haute.

Le contexte actuel propulse à l'avant-plan le personnel des maisons funéraires dans la gestion des rituels funéraires.

Par la force des choses, on fait appel à eux, non seulement comme des techniciens des arrangements funéraires, mais aussi comme des accompagnateurs fiables sur lesquels on peut compter pour prendre les décisions appropriées. La mort, même attendue, cause toujours une surprise. Une charge émotive s'empare des personnes concernées par le deuil. On attend de cet accompagnateur des

compétences techniques mais aussi un savoir psychologique et historique, une capacité d'écoute, de la discrétion et une probité à toute épreuve.

Aucun individu isolément ne peut prétendre à toutes ces compétences s'il veut répondre adéquatement à ces attentes. À moins qu'il se confine à son rôle de technicien ou de vendeur de cercueils et de services.

Dans toutes les sphères de la société on voit de plus en plus de gens se regrouper en associations professionnelles, ce qui leur permet de parfaire leurs compétences, de partager, d'échanger et d'être à l'affût de nouvelles façons de faire afin de mieux jouer leur rôle et de répondre aux attentes de leur clientèle.

La gestion de la mort ne peut échapper à cette démarche surtout si on en considère les implications humaines avec le lot de complexités qu'elles entraînent.

Il y a tellement d'enjeux lorsqu'il est question de la mort d'un être cher, pas seulement quand elle est subite : charge émotive, implications médicales, économiques, spirituelles, religieuses, politiques, culturelles, sociales et autres...

Les gestes à poser ne s'improvisent pas. Les rites qui conviennent revêtent une dimension symbolique qui plonge ses racines dans l'histoire, l'anthropologie, l'ethnologie et l'histoire des religions. On ne peut demander, réunies en une seule personne, autant de compétences. Soupçonner que cela existe est déjà beaucoup.

Le personnel des maisons funéraires doit jouer le rôle d'accompagnateur fiable. Il ne peut se contenter d'être le spectateur muet ou incompétent de prises de décisions dont les coûts humains, économiques et sociaux sont considérables.

Pour les humains, la mort désigne la fin absolue de quelque chose de positif pour eux : un être humain, un animal, une plante, une amitié.

La mort est à la fois l'aspect périssable et destructible de l'existence tout en permettant aussi, peut-être, une ouverture sur quelque chose de constructif.

L'accès à la conscience chez les primates a été d'abord source d'angoisse et de peur à cause de la prise de conscience de la disparition de leurs semblables.

Mais vite ils ont appris à déjouer la mort au lieu d'y voir uniquement une fatalité. Très

tôt, on les voit procéder à l'enterrement de leurs morts. Ce que, semble-t-il, les animaux ne font pas. Ils veulent dès lors protéger les humains décédés des prédateurs, leur témoignant ainsi du respect et qui sait, une sorte de durée.

On assiste alors à une première ritualisation de la mort. Le processus s'est raffiné et amplifié. Encore jusqu'au début du siècle dernier en occident on prenait le temps de procéder à la toilette funéraire du défunt en le lavant, le parfumant, en le revêtant de ses plus beaux atours et en le plaçant exposé dans son lit, comme si on lui faisait la fête. Fin d'une vie. Début d'autre chose? Qui sait?

L'embaumement et nos cercueils modernes se sont-ils pas en continuité avec ce processus, longtemps signifié et raffiné?

Ce que des primitifs ont su découvrir et accomplir, comment les civilisés que nous prétendons être peuvent-ils si aisément le gommer?

Jean-Claude Barreau a dit : «La mort a créé l'homme». On pourrait ajouter qu'elle continue à le créer. Les anciens déjà voyaient le tombeau comme un berceau, c'est-à-dire porteur de vie.

Nous vivons les uns des autres et aussi de nos défunts : leurs succès, leurs échecs, leurs rêves, leurs projets inachevés et à achever.

La mort d'un être cher peut être le signe d'un départ pour les survivants. Nous pouvons donner de la durée à nos défunts en reprenant là où ils ont laissé et en poussant plus loin leurs projets.

À la fin de sa vie, tout être humain a droit à une belle sortie. Qui n'a pas été pour les autres sinon un personnage, du moins un certain modèle ou bien une référence ou bien transfert d'habiletés et de compétences de toutes sortes!

«Célébrer» (c'est-à-dire dire haut et fort), rendre «hommage» à cette personne pour ce qu'elle a été, en présence de ceux et celles qu'elle a rejoins dans sa vie, voilà le «service» qu'on peut lui rendre comme les religions appellent le rassemblement tenu lors de la mort d'un de ses membres. Et aussi les services qu'elle peut nous rendre...

À ce moment, dans la gestion de la mort, nous serons au diapason des grandes philosophies modernes que sont le Personnalisme et l'Existentialisme.

Après des siècles de cruautés, de violences et d'exploitation, ces philosophes ont énoncé

deux grands principes (ou bases ou points de départ ou fondements) lorsqu'il est question de vie humaine et aussi de mort d'hommes.

Le premier s'énonce ainsi : importe d'abord la dignité absolue de la personne humaine et son intégrité (dans le sens de son unité et unicité). Le second principe : la personne humaine s'appartient; elle n'est ni propriété privée, ni propriété sociale tout en étant un être de culture, un être social.

D'où le souci que doivent avoir les humains pour les autres humains à partir de la naissance et même au-delà et jusqu'à la mort et même au-delà.

Ce sont ces nobles principes qui ont donné naissance à ce qu'on appelle les chartes des droits et libertés des personnes qu'on voit prendre de plus en plus de place dans notre culture devenant planétaire.

Le personnel des maisons funéraires ne pourra ignorer deux objectifs fondamentaux dans le traitement qu'il fera de sa « clientèle » en s'appuyant sur la tradition, les religions mais aussi des philosophies dominantes et les énoncés du droit et du politique.

- a) Traiter avec respect la personne défunte (le respect était la juste évaluation d'une réalité, d'un événement, d'une personne), ce qui inclut le respect de son histoire et de son avenir.
- b) Accompagner et conseiller les personnes endeuillées fragilisées – renvoyées par la mort d'un être cher à leur propre mortalité – qui vivent un deuil (douleur) i.e. un sentiment de perte dont ils se demandent comment ils s'en sortiront et s'ils s'en sortiront jamais.

Ce que vivent alors les gens relève d'abord de leur dimension affective. Les réponses apportées relèveront donc d'abord de l'affectif.

Les rituels retenus sont justement de l'ordre du symbole. Tout comme les signes relèvent du domaine de la logique et de la rationalité.

Dans la panoplie des « moyens » pour pacifier les personnes endeuillées se trouvent les rituels.

Les rituels, comme les valeurs, comme les normes ne sont pas individuels, personnels comme on dit. Ils sont, comme dit Éric Volant, des « constructions sociales » inventées par les humains pour tâcher de déjouer la mort et de « vivre avec ».

Ils sont des langages communs, des langages culturels inventés, portés par les humains et transmis comme une sagesse de génération en génération.

Mettre des mots sur une réalité, c'est déjà être un peu en contrôle.

Le langage culturel du rituel a joué et joue ce rôle.

Il faut des repères stables quand on est déstabilisé.

Les rituels sont répétitifs un peu comme les rituels de la nature elle-même. Après la nuit, on sait qu'il y aura le jour. Après l'hiver, il y aura le printemps et l'été. Succession et alternance des jours, des saisons, des années. Nouveauté dans la continuité.

La terre, l'eau, le feu, les fleurs, la musique, le chant, les danses, les pleurs, les écrits, les mots, les gestes, les vêtements, voilà autant de moyens ritualisés qui peuvent pacifier et re-stabiliser. Le rituel vise d'abord à apprivoiser l'inconnu (ici, l'inconnu de la mort) et aussi nous donner des appuis, des repères pour nous relancer.

C'est ainsi qu'on devra accueillir et mettre en valeur la personne décédée. Donner l'occasion à son entourage de s'en nourrir par la mise en valeur de ce qu'il a fait et surtout de ce qu'il a été. Ses actions, ses projets, ses réalisations, ses rêves et surtout ce qui le faisait vivre : famille, travail, loisirs, etc.

Se donner du temps avant de poser des gestes irréversibles et inviter les personnes endeuillées à ne rien bâcler. Nous sommes des sociétés de l'efficacité, du rendement, du vite fait.

Éviter les coupures trop brusques avec les personnes défunt.

Prendre tout le temps pour aller le plus loin possible physiquement et mentalement avec un être qui nous est cher.

Quel service nous rend-il dans sa mort outre nous renvoyer à nos propres limites et fragilités? Apprendre à se débrouiller sans lui, tout en gardant des liens avec lui.

- Temps d'exposition, selon les coutumes, pour apprivoiser la séparation.
- Organisation de la célébration finale. Impliquer les siens.
- En faire parler officiellement.
- Choisir des textes établis pour faire réfléchir sur la vie et sur la mort. Chants et musique proches du défunt et des siens qui peuvent être appel et rappel.
- Rituel avec l'eau – l'eau des commémorations et des recommencements de la vie, de toute forme de vie.
- Le feu qui éclaire et réchauffe et qui permet de distinguer les formes et les couleurs (comme tout éclairage).

- Les fleurs qui disent la beauté et la fragilité de toute chose.
- La musique et les chants qui parlent à l'âme à travers la sensibilité de notre corps.
- Nos pleurs qui sont aussi un langage qui peut être fort parlant.
- Utilisations de substances aromatisantes, l'encens ou autres.
- Nos silences, pleins de la présence de la personne qui nous laisse et aussi de d'autres qui nous ont été chers.
- La disposition dernière, enterrement ou incinération : les lieux publics et semi-publics (funérarium) demeurent des lieux privilégiés pour conserver nos défunts. Éviter l'appropriation ou la dispersion des cendres par exemple et ce, toujours en respectant nos principes et objectifs de départ : la dignité et l'intégrité de toute personne humaine et aussi que nul humain n'est propriété privée même si on dit toujours mon mari, ma femme, mon fils, ma fille, ma blonde, etc.

La nature nous a voulu charnel, affectif, rationnel et spirituel... Pourquoi ce ne serait pas jusqu'au bout?

On parle beaucoup de sens, de faire sens.

Le sens, c'est la direction et aussi ce vers quoi on tend et où on s'en va.

C'est aussi et surtout la cohésion des parties dans un tout.

Si nous sommes des êtres aux composantes multiples, le sens de notre être vient de sa cohésion.

La célébration qui se tient lors du décès d'un être humain doit s'inscrire dans cette recherche de cohésion avec ce qu'il a été et ce qu'il a fait. Autrement c'est de la mascarade ou du ritualisme, c'est-à-dire des rites pour des rites.

Mais il existe partout des fins, des limites, des mesures ou paramètres pour nos actions. En tant qu'humains rationnels, nous aimons les choses en ordre et c'est normal. La mort peut se situer dans un cadre comme tout ce qui relève de l'humain.

Mais attention aux débordements parce que nous sommes dans une situation émotive...

André Bouchard

Enseignant en philosophie éthique à la retraite
Janvier 2007

L'enfant en deuil

Par Claire Foch

Enfance et deuil, un paradoxe ?

On a longtemps pensé que, face au deuil, les enfants avaient la capacité de rebondir, que leur jeune âge et leur faculté d'adaptation les protégeaient, en quelque sorte, d'une certaine compréhension de l'événement et de ses retombées émotionnelles... Et, comme le dit la croyance populaire, ce que l'on ne sait pas ne fait pas mal. En d'autres termes, ce que l'enfant ne pouvait pas comprendre ne lui faisait donc pas mal... Mais, en réalité, il n'en est rien.

Grand-papa dort

L'enfant, s'il n'a pas la même compréhension de la mort que l'adulte, va néanmoins être touché émotionnellement. En effet, face au deuil, il vit les mêmes émotions — la colère, la tristesse, la culpabilité, la peur... — et les mêmes étapes. Mais ses réactions vont être différentes. Souvent, les changements s'observeront à travers les comportements de l'enfant (régression, agressivité, isolement) et ils varieront en fonction de son âge et de son tempérament. Sa compréhension de la mort va évoluer au cours de son développement et il va faire son deuil jusqu'à l'âge adulte, étape par étape...

Dès son plus jeune âge, l'enfant se questionne au sujet de la mort. Il mime, imite la mort, il cherche, par ses jeux, à l'apprivoiser... Comme cette petite fille de 3 ans, trouvée allongée sur le canapé du salon, les yeux fermés, imitant Blanche-Neige dans son cercueil de verre attendant le baiser du Prince charmant qui la ramènerait à la vie !

Un jour que nous faisons une promenade à vélo, mon fils, alors âgé de 4 ans, m'avait dit en trouvant un oiseau mort « Regarde maman, l'oiseau est un peu mort ! » Parole surprenante pour un adulte, mais pas pour un jeune enfant. Pour lui, il était clair que si l'oiseau était *un peu mort*, il pourrait redevenir, *un peu vivant* plus tard...

Pour le jeune enfant, la mort n'est pas irréversible (et elle est parfois confondue avec le sommeil) et elle n'est, par voie de conséquence, pas dramatique non plus. On peut être mort et redevenir vivant, ailleurs ou à un autre moment.

En grandissant, l'enfant va prendre conscience de l'universalité et de la permanence de la mort. Il va réaliser que tout le monde meurt et que l'on peut mourir à tout âge. Il va graduellement comprendre que tout ce qui vit... est appelé à mourir un jour.

L'adolescent a la même compréhension de la mort que l'adulte, mais avec tout le questionnement propre à cette étape de la vie : à quoi cela sert-il de vivre si c'est pour

À quoi voit-on qu'un enfant est en deuil ?

Voici quelques manifestations de deuil chez l'enfant. Il est important de surveiller leur intensité et leur durée :

- tristesse, pleurs, manque d'intérêt;
- impatience, colères, caprices, agressivité;
- anxiété, nervosité, peur de la mort : la sienne ou celle des autres;
- phobies;
- différents symptômes physiques (maux de ventre, douleurs diverses, constipation, etc.);
- perturbation au niveau de l'appétit ou du sommeil;
- régressions : propreté, peur du noir, parle en bébé;
- repli sur soi, difficultés face aux situations de séparation (garderie, école);
- diminution du jeu;
- problèmes à l'école : difficultés d'apprentissage, baisse de la concentration, troubles du comportement, difficultés relationnelles.

Pour lui, il était clair que si l'oiseau était un peu mort, il pourrait redevenir, un peu vivant plus tard...

mourir ? Il vit une période de perte, il quitte le monde de l'enfance, et avec lui, la croyance en la toute-puissance des adultes. Par ses comportements à risques, il se mesure parfois à la mort.

Questions de parents, besoins d'enfants

Comment puis-je lui annoncer la mort de son grand-père ? Je ne veux pas le traumatiser... Quel impact le décès va-t-il avoir sur l'avenir de mes enfants ? Mes parents trouvent que je parle trop à mes enfants du décès de leur frère, mais je ne veux pas qu'on l'oublie...

Toutes ces questions et bien d'autres sont souvent présentes dans la bouche des parents. Je sens à travers elles leur désir de bien faire, de ne pas se tromper, mais aussi leur peur de faire souffrir leur enfant, la crainte de ne pas savoir quoi dire et de réagir maladroitement. Sans oublier aussi la peur d'être touché par la peine de leur enfant et de perdre le contrôle de leurs propres émotions...

Mais il est important aussi que l'enfant puisse voir son parent exprimer de la peine ou de la colère... c'est pour lui comme une autorisation tacite à pouvoir en faire autant. En obser-

vant le comportement des adultes, un enfant apprend comment se comporter dans de telles circonstances... Si l'adulte parle ouvertement de ses émotions, il y a de bonnes chances pour que l'enfant en fasse autant. Le psychiatre et spécialiste du deuil, Michel Hanus, le dit quand il écrit : « C'est l'entourage de l'enfant qui fait le deuil de l'enfant. »

Pour se sentir en sécurité, l'enfant doit sentir que son parent n'est pas anéanti par la perte. Il est important pour lui de savoir que son parent a du soutien et des ressources pour faire face sa peine. Si l'enfant sent la très grande fragilité du parent, il peut alors taire ses propres émotions et protéger son parent. La fragilité du parent insécurise l'enfant; le deuil de l'enfant dans un tel contexte est souvent remis à plus tard.

Quoi dire et comment le dire ?

L'enfant en deuil souhaite être écouté, il souhaite aussi avoir des réponses aux questions qu'il se pose. Il a besoin d'être rassuré, de savoir qu'on va s'occuper de lui. Il a besoin aussi qu'on lui confirme qu'il est normal de vivre toutes sortes d'émotions, parfois même contradictoires : *je l'aimais ; je suis triste et je suis fâché aussi. Pourquoi m'a-t-il abandonné ?*

L'enfant capte ce qui n'est pas exprimé, il sent ce qu'on lui cache ou, si on enjolive la situation, il perçoit le malaise de l'adulte, l'émotion qui est présente, mais pas ouvertement exprimée...

Le silence face à la mort ou aux circonstances de la mort apporte plus d'anxiété que la vérité, car il laisse place à l'imagination de l'enfant et celui-ci peut bâtir toutes sortes de scénarios dans sa tête, souvent plus terribles encore que la réalité.

Pour faire comprendre à un enfant jeune ce qu'était la mort, la psychanalyste Françoise Dolto disait simplement : « la personne a cessé de vivre ».

Dire à l'enfant ce qui s'est passé honnêtement, c'est aussi lui transmettre qu'il compte aux yeux de l'adulte, qu'il a

Le silence face à la mort ou aux circonstances de la mort apporte plus d'anxiété que la vérité.

le droit de « savoir » comme son entourage et que l'on est à ses côtés pour le soutenir. Il aura le sentiment ainsi de faire partie de la famille et bénéficiera de son soutien.

Quelques pistes...

Échanger et accompagner des enfants en deuil, c'est utiliser leurs moyens d'expression privilégiés : le dessin, le bricolage, les histoires, les jeux de rôles avec des marionnettes ou des personnages, des poupées, des visualisations... L'écriture aussi, pour les plus grands.

Lorsqu'un enfant en deuil dessine sa famille par exemple, il indique déjà beaucoup de choses par son dessin : qui est représenté, la personne décédée fait-elle partie du dessin, quelle place chaque personne occupe-t-elle, quelles tailles ont les personnes représentées, qu'expriment-elles ? Par le biais d'objets ayant appartenu à la personne décédée l'enfant va pouvoir évoquer son lien avec elle, ses manques, ses émotions, ses regrets, ses craintes...

Un livre d'histoire ou un film dans lequel il est question de perte ou de mort peut être un bon déclencheur pour favoriser l'échange avec l'enfant. Spontanément, celui-ci aura tendance à s'identifier au personnage et pour finir, à parler de lui en évoquant le personnage en question...

À travers ses jeux, le jeune enfant met en scène ses questionnements concernant la mort. Il parle de ce qu'il vit... sachons observer et écouter ce qu'il a à nous dire.

L'enfant en deuil a besoin d'être écouté, rassuré, de sentir qu'il n'est pas tout seul. Il souhaite connaître la vérité et comme le dit si joliment une thérapeute du deuil : *la vérité est le ciment de la confiance...* sachons être digne de la confiance de l'enfant.

Les formations à deux voix

Depuis leur rencontre au sein de l'organisme Les Amis du Crépuscule — organisme de Saint-Hyacinthe qui vient en aide aux personnes en fin de vie et en deuil — en 1998, Sylvie Bessette et Claire Foch travaillent ensemble. **Les formations à deux voix** sont nées de leur désir commun de sensibiliser professionnels, bénévoles et grand public à l'impact du deuil dans la vie, tant chez l'adulte que chez l'enfant.

En 1999, elles ont mis sur pied *J'écoute ma toute petite voix*, un groupe de deuil pour enfants et leur famille. Elles l'ont animé pendant plusieurs années et ont écrit le guide d'accompagnement pour les animateurs de tels groupes. Depuis ce temps, elles offrent une formation spécifique au

deuil chez l'enfant axée sur la démarche de leur groupe. Plusieurs dizaines de personnes ont été formées et des groupes *J'écoute ma toute petite voix* existent au Québec et en France.

Aujourd'hui, **Les formations à deux voix** offrent sur demande, conférences, ateliers et formations sur des thèmes qui touchent aux pertes, à la mort et au deuil à tous les âges de la vie.

Les formations à deux voix

Sylvie Bessette, Claire Foch

Tél. : 450 446-7694 / Sans frais : 1 800 777-0889, poste 7694

Blogue : <http://formationsadeuxvoix.blogspot.com>



Sylvie Bessette et Claire Foch

Vidéo-héritage

Le témoignage de toute une vie

Par Serge Beaucher



La réalisation de semblables documents fait partie d'une panoplie de nouveaux services personnalisés que la Coopérative funéraire des Deux Rives, de Québec, offre à ses membres. « Cela s'inscrit dans les solutions de rechange que nous mettons de l'avant pour répondre, de façon signifiante et respectueuse, à l'abandon de plusieurs formes de rituel au cours des dernières années », explique Garry Lavoie, directeur général de la Coopérative des Deux Rives.

Déjà, quelques entreprises funéraires – dont Les Deux Rives – offrent des vidéos-souvenirs en hommage au défunt. Il s'agit de montages à partir de photos et, dans certains cas, d'extraits de films vidéo, qui retracent les principales étapes de la vie de la personne. Ces vidéos sont présentées en boucle au salon funéraire ou durant la cérémonie religieuse à l'église (voir l'encadré).

Émotion et authenticité

Avec le vidéo-héritage, on va beaucoup plus loin. Il s'agit cette fois d'une entrevue filmée, entièrement réalisée du vivant de la personne, par sa propre décision. Le cas typique est celui des enfants de personnes âgées qui demandent à leurs parents de livrer un témoignage sur leur vie, dont les petits-enfants pourront profiter un jour, raconte Paul Gervais, de Production Paul Gervais communication, qui produit ces documents pour la Coopérative des Deux Rives.

Mais l'initiative peut aussi venir de la personne elle-même. Quelqu'un qui a simplement le désir de relater sa vie, étape par étape, pour en faire cadeau à ses proches, de son vivant ou après sa mort. Ou bien qui veut raconter sa grande passion, celui-ci pour l'ornithologie, cet autre pour

« Pour les dernières heures de ma vie, je voudrais que vous tous, mes enfants, soyez réunis autour de moi et que je puisse vous dire combien je vous ai aimés. Si je suis trop faible pour le faire à ce moment-là, je vous le dis aujourd'hui : oui, je vous ai tant aimés ! L'amour, c'est ça qui fait la vie. » Cet extrait d'une vidéo réalisée voilà quelques années n'a rien de fictif. Il est tiré de l'enregistrement audiovisuel d'une dame âgée bien portante qui, quelques années avant sa mort, tenait à laisser un témoignage vivant en héritage à ses enfants.



Là quand vous en avez besoin !

- Assurance vie unique à Promutuel
- Automatiquement incluse à votre police auto et votre police habitation
- Indemnité versée en 48 heures

1^{er} Soutien, une garantie qui permet aux proches d'obtenir jusqu'à 5000 \$* pour rencontrer les obligations financières les plus urgentes lors du décès d'un assuré, peu importe la cause.

Renseignez-vous auprès de votre conseiller.

* Certaines conditions s'appliquent. Chaque contrat d'assurance habitation ou automobile donne droit à une indemnité de 2500 \$ (625 \$ si l'assuré a atteint l'âge de 65 ans au moment du décès). Cette protection couvre aussi le conjoint, si celui-ci est coassuré.



PROMUTUEL

www.promutuel.ca

Assurance • Sécurité financière • Services financiers

Les sociétés mutuelles sont des cabinets en assurance de dommages, en assurance de personnes et en services financiers.

le pilotage d'avion... Certains, soucieux de léguer leurs valeurs, en font même un véritable testament spirituel. Peu importe ce qui est livré, toutefois, l'émotion et l'authenticité sont toujours au rendez-vous.

Quoi de mieux, en effet, qu'une caméra intimiste pour transmettre ce rire si communicatif ou ce froncement de sourcil tellement caractéristique d'une personnalité! Tout au long de l'entrevue, on voit la personne rire, hésiter, devenir triste... «Certains silences sont très éloquents», confie M. Gervais qui, tout en guidant l'entrevue au côté d'une caméra fixe, sait se faire discret lorsqu'il le faut, ou relancer le dialogue au moment opportun. On ne voit jamais l'intervieweur et, lorsqu'il intervient, on n'entend sa voix qu'en sourdine.

Pour un DVD d'une heure, il faut compter en moyenne trois heures d'entrevue, qui peuvent être effectuées aussi bien dans le studio de M. Gervais que dans l'intimité du foyer de la personne filmée. Au montage, différentes images peuvent être intégrées au document : église du village natal, photo de graduation ou même séquences de film en «super 8» tournées plusieurs décennies auparavant.

Une expérience significative

Si le témoignage est généralement livré avec beaucoup d'émotion – ce qui n'exclut pas la sérénité –, c'est aussi avec émotion qu'il est reçu par les enfants et petits-enfants. Pour Jeanne-Marie Gingras, de Magog, le récit que sa mère a fait devant la caméra à l'âge de 76 ans a été une véritable révélation. «Une expérience extrêmement significative, dit-elle, qui m'a en quelque sorte permis de me réconcilier avec cette femme si semblable à moi, dont je ne connaissais que trop peu de choses sur le passé.»

La première fois que Mme Gingras a regardé la vidéo, c'est en compagnie de sa mère elle-même, quelque mois avant le décès. «Cela nous a rapprochées, confie-t-elle. Ce fut un moment fort qui nous a permis d'échanger. Elle était

touchée de voir mon intérêt pour ce qu'avait été sa vie.» Cinq ans après, Mme Gingras a revu le film, puis de nouveau tout récemment, encore cinq ans plus tard. Aussi émue, elle a pleuré et revécu des moments touchants les deux fois. «Ça m'a encore fait comprendre de nouvelles choses, sur moi et sur ma mère. J'ai notamment pris conscience qu'elle avait toujours fait de son mieux et qu'elle avait été très généreuse. Lorsqu'on est enfant, on ne se rend pas compte de la générosité qu'il faut pour préparer sans rechigner un pique-nique pour 10 personnes. Ce document m'aide à recadrer tout cela dans une perspective plus juste et continue d'améliorer la perception que j'ai de ma mère.»

Aujourd'hui âgée de 63 ans, Mme Gingras entend bien offrir le même genre de témoignage à ses enfants. «Question de laisser des traces, des souvenirs, des racines», ajoute-t-elle.

Lors des arrangements préalables

Le directeur général de la Coopérative des Deux Rives prévoit que les vidéos-héritages seront de plus en plus populaires au cours des prochaines années. Entre autres parce que les baby-boomers arrivent à l'âge où ils sont confrontés à la mort (la leur et celle de leurs parents) et qu'ils ont toujours révolutionné les pratiques, partout où ils sont passés.

Actuellement, les conseillers de la Coopérative offrent le service de vidéo-héritage dans le cadre des contrats d'arrangements préalables qu'ils concluent avec les personnes intéressées. Comme pour les vidéos-souvenirs, les membres bénéficient alors d'un escompte de 10% sur le produit, sans compter qu'ils n'ont pas à trouver eux-mêmes une firme pour réaliser le document. Les prix sont de l'ordre de 2 000\$ pour un document de deux heures.

En fait, «ce genre d'expérience n'a pas de prix», affirme Jeanne-Marie Gingras. Que vaut, en effet, pour les membres d'une famille le privilège de voir leur mère, cinq après sa mort, leur déclarer «oui, je vous ai tant aimés»?

Vidéo-souvenir

Un hommage en photos

Le vidéo-souvenir est un hommage rendu au défunt dans un montage-photos qui est présenté en boucle au salon funéraire ou lors de la cérémonie d'adieu.

Produit sur support DVD, le montage peut comporter une musique de circonstance et quelques extraits sonores. Chaque photo apparaît sur un fond de scène choisi par la famille, souvent avec un court texte explicatif. On peut aussi y intégrer un bref message à l'intention des personnes présentes, par exemple une invitation au goûter après la cérémonie. «Ces vidéos-souvenirs sont particulièrement appréciés en l'absence du corps, lorsque seule l'urne contenant les cendres est visible», précise Garry Lavoie, directeur général de la Coopérative funéraire des Deux Rives.

La seule contrainte importante pour la famille est le temps. Puisque le document doit être prêt pour l'exposition du défunt ou la cérémonie d'adieu, le choix des photos et autres pièces à utiliser pour le montage doit se faire dans un délai très court. Mais comme ce sont les proches qui sélectionnent les photos, le plus souvent en famille, cette occasion permet déjà de vivre une première étape du deuil, qui est de parler du défunt.

Une fois qu'elle a tout le matériel en main, la firme de communications qui réalise le document est en mesure de le produire en 48 heures. La famille peut ensuite obtenir le nombre d'exemplaires qu'elle désire.

Des coopératives en mouvement

Une entente de partenariat unique pour la Coopérative funéraire des Deux Rives



Monsieur Fernand Paradis, président du conseil d'administration de la Fondation, madame Nataly Ray, directrice générale, monsieur Garry Lavoie, directeur général de la Coopérative et monsieur Claude Fluét, représentant du conseil d'administration de la Coopérative.

Qu'ont en commun la Coopérative funéraire des Deux Rives et la Fondation communautaire du grand Québec? Beaucoup de choses en réalité...

Les valeurs, tout d'abord : entraide, respect, partage, pérennité, transparence, célébration de la vie, absence de recherche de profits... Chacun des deux organismes, dans son rôle respectif, aide les individus à mieux planifier et à mieux redonner à la communauté.

Les clientèles, ensuite : dans les deux cas, ce sont des gens généreux croyant aux vertus et à la force de ces valeurs. Ainsi, d'une part, les amis, les créateurs de fonds et les autres partenaires de la Fondation seront invités à devenir membres de la Coopérative; d'autre part, les membres de la Coopérative qui le désirent pourront désormais très facilement avoir de l'information sur les dons planifiés ou même créer un Fonds familial permanent (ou encore au nom d'une personne qui leur est chère) et ainsi assurer la pérennité de leur passage sur terre, tout en redonnant généreusement à la communauté.

Un partenariat gagnant-gagnant donc et le début d'une belle histoire à suivre.

Une grande réussite de la Résidence funéraire du Saguenay



En novembre dernier, plus de 1 000 personnes ont participé au brunch-conférence organisé par la Résidence funéraire du Saguenay avec la participation de Josélito Michaud. L'auteur de « Passages obligés » a accepté de partager les étapes qui l'ont amené à l'écriture de son livre. Auparavant, la Coopérative avait invité les proches des personnes décédées dans l'année à une messe des défunts sous le thème « Tu me manques ».

Après un suicide, il y a le deuil

Les quatre coopératives funéraires du Saguenay ont décidé de s'unir au Centre de prévention du suicide de cette région pour lancer une campagne sociétale qui vise à dire collectivement non au suicide. Ces quatre coopératives sont l'Alliance funéraire du Royaume, la Coopérative funéraire du Fjord, la Résidence funéraire Lac-Saint-Jean et la Résidence funéraire du Saguenay.

Comme les conseillers des coopératives funéraires sont les premiers à rencontrer les familles endeuillées par le suicide d'un proche, ils sont à même de constater toute la souffrance qui se vit. Le partenariat entre les coopératives et le Centre de prévention du suicide permettra notamment de faire de la sensibilisation et de la prévention du suicide par la voie de différents messages médias.

Une nouvelle coopérative joint le mouvement

La Coopérative funéraire gaspésienne inaugure ses nouveaux locaux

Après deux ans de travail et de mobilisation, les dirigeants de la Coopérative funéraire gaspésienne ont procédé en octobre dernier à l'inauguration de leurs locaux à Gaspé.

Fort de l'appui de plus de 500 membres qui ont déjà manifesté le désir de s'offrir des services funéraires répondant à leurs besoins, le président de la Coopérative, monsieur Louis-Marie Dupuis a affirmé que « la population de Gaspé pourrait être fière du résultat obtenu grâce à la solidarité régionale ».

Comptant sur l'appui financier du Mouvement Desjardins, du gouvernement du Québec, du Réseau d'investissement social du Québec (RISQ) et de la Fédération des coopératives funéraires du Québec, la Coopérative a pu réaliser ce projet nécessitant des investissements de l'ordre d'un demi-million de dollars.

Le directeur général de la Fédération des coopératives funéraires du Québec, monsieur Alain Leclerc, s'est dit « fier que les Gaspésiens joignent le réseau des coopératives funéraires du reste de la province qui compte pus de 100 points de service et 140 000 membres partout au Québec. »



Plusieurs dignitaires et administrateurs de la Coopérative ont participé à l'inauguration des nouveaux locaux.

La Coopérative funéraire de l'Estrie inaugure un tout nouveau complexe

C'est en janvier dernier que la Coopérative funéraire de l'Estrie a pris possession de son complexe funéraire multifonctionnel de 5 millions \$ situé à Sherbrooke.

Entamée au début du mois d'avril 2006, la construction de ce vaste complexe de 27 000 pieds carrés, sans compter

le jardin intérieur et son longiligne bassin d'eau, a nécessité plusieurs mois de travail. Les concepteurs du complexe ont voulu réunir les trois éléments que sont la terre, l'eau et le feu. Ainsi, dans la partie avant du complexe, on retrouve un foyer suspendu, alimenté au gaz.



En retrait de la rue, le bâtiment s'élève sur deux étages dans sa partie frontale, avant de se séparer en deux ailes d'un étage qui encadrent le jardin intérieur. Finalement, cette cour intérieure est fermée par une chapelle dont les immenses fenêtres permettent à la vue de porter jusqu'au boisé, derrière l'édifice.

LA GESTION PRIVÉE DESJARDINS

Votre dernier testament reflète-t-il toujours votre situation familiale et financière?

Les caisses populaires Desjardins du Québec et le service de Gestion privée sont là pour vous aider à y voir clair :

- Service testamentaire
- Mandat en cas d'incapacité
- Liquidation de succession
- Administration d'une fiducie
- Administration en cas d'incapacité
- Gestion discrétionnaire de portefeuille
- Planification financière

Informez-vous au Centre de gestion privée du complexe Desjardins au :

1 888 252-5332

Desjardins
Conjuguer avoirs et êtres

La Coopérative funéraire de l'Outaouais réduit les prix de certains biens et services

À la suggestion de certains membres, la Coopérative funéraire de l'Outaouais a décidé récemment de réduire le prix de plusieurs de ses biens et services tout en ajoutant un cercueil à prix modique à sa gamme de cercueils.



Bien que la Coopérative offrait déjà des prix bien en deçà de ses concurrents, les membres du conseil d'administration ont pris cette décision afin de permettre aux moins fortunés d'avoir aussi accès à des funérailles dignes.

Voilà une démonstration très claire du lien de confiance qui peut se développer au sein d'une coopérative funéraire. Lorsque les membres appuient leur coopérative, celle-ci peut atteindre un assez bon degré de développement qui reviendra vers les membres. Évidemment, il importe d'abord d'assurer la viabilité économique de la coopérative afin qu'elle soit encore là dans 10 ans. Mais comme la mission

de la Coopérative n'est pas de faire des profits, les surplus peuvent retourner aux membres sous différentes formes : offrir des services aux endeuillés, animer des groupes d'entraide, soutenir les parents qui perdent un enfant (programme Solidarité), développer un programme de conférences, envoyer la revue *Profil* et, dans ce cas-ci, réduire les prix.

Appuyez votre coopérative funéraire et invitez vos proches à devenir membres. Non seulement vous enrichissez votre milieu, mais en plus, vous contribuez à votre propre enrichissement !

Vous déménagez?

Assurez-vous de continuer de recevoir votre revue *Profil* et toute l'information provenant de votre coopérative en nous faisant part de votre nouvelle adresse.

Vous pouvez le faire de diverses façons :

En téléphonant ou en écrivant à votre coopérative funéraire. Les coordonnées de votre coopérative se retrouvent dans les pages centrales ou au verso de cette revue.

En envoyant un courriel à la revue *Profil* à profil@fcfq.qc.ca. N'oubliez pas d'indiquer de quelle coopérative vous êtes membre.

PROFIL

Profil est publié deux fois l'an par la :
Fédération des coopératives funéraires du Québec
548, rue Dufferin
Sherbrooke (Québec) J1H 4N1

Téléphone : 819 566-6303
Télécopieur : 819 829-1593
Courriel : fcfq@reseaucoop.com
Site Internet : www.fcfq.qc.ca

Direction : Alain Leclerc
Rédaction et coordination : France Denis

Conception graphique :
Infografik design communication

Impression : Imprimerie DeBesco

Coopératives funéraires participantes :
Coopérative funéraire des Deux Rives
Coopérative funéraire de l'Estrie
Centre funéraire coopératif du Granit
Coopérative funéraire de la Mauricie
Coopérative funéraire de l'Outaouais
Coopérative funéraire de la Rive-Sud de Montréal
Résidence funéraire du Saguenay
Coopérative funéraire de Saint-Hyacinthe

Tirage : 79 000 exemplaires

La rédaction de *Profil* laisse aux auteures et auteurs l'entière responsabilité de leurs opinions. Toute demande de reproduction doit être adressée à la Fédération des coopératives funéraires du Québec.

Dépôt légal : 2^e trimestre 2007
Bibliothèque nationale du Québec
ISSN 1205-9269
Poste-publication, convention no 40034460

A photograph of a calm lake at dawn or dusk, with a misty atmosphere. In the foreground, a wooden dock extends into the water, and a wooden Adirondack chair sits on it. The background shows a line of trees reflected in the still water.

Un sens à la vie

Photo : Alain Leclerc

A close-up photograph of a wooden dock, showing the texture of the planks and the way they are joined.

Je côtoie des gens qui m'enseignent chaque jour
Bien plus que les derniers instants de vie.

Ils évoquent devant moi
Tout ce qu'ils auraient pu faire
Tout ce qu'ils auraient dû faire
Avant qu'il ne soit trop tard
Avant qu'ils ne soient trop malades ou trop faibles
Avant qu'ils ne perdent leur conjoint.

Ils se souviennent du passé et me font part de tout
ce qu'ils considéraient comme essentiel
Non pas à propos de la mort
Mais en ce qui concerne la vie.

Voilà pourquoi nous devons célébrer la vie
Avec ceux qui sont malades et souffrants
Il faut du courage pour les écouter exprimer leur vérité
Dans leur message, ils prennent conscience
qu'ils peuvent avoir un but dans leur vie
Ils ont une raison de vivre jusqu'à leur dernier soupir

Ils évoluent encore
Tout comme les personnes qui les accompagnent et les écoutent.

La mort nous ramène à donner un sens à notre vie.

Louise Talbot, directrice générale
Coopérative funéraire du Bas-St-Laurent

Il était une fois...

Une personne qui souffrait énormément de tout son être.

Tant bien que mal, il a réussi à camoufler cette douleur qui l'habitait constamment.

Un jour, n'en pouvant plus de souffrir, il fit le choix de trouver une façon pour ne plus

jamais avoir le mal qui le terrasse à toute minute de sa journée...

Peut-être aurait-il pu faire un choix ou des choix différents, nous ne le saurons jamais pour lui. Cependant, le prêtre qui a présidé ses funérailles, l'abbé Mario Tremblay, a réussi malgré toute la difficulté et la douleur

que cette cause de décès fait vivre à chacun de nous, bien sûr à des intensités différentes il a réussi, dis-je, avec délicatesse et dignité à nous faire saisir ce qui s'est peut-être passé pour arriver à faire un tel choix...

Il a d'abord lu à l'assemblée le texte des béatitudes... Pourquoi?

Pour nous rappeler que nous sommes tous en recherche de bonheur et que l'était aussi.

Malheureusement, il arrive que dans nos quêtes de bonheur, on en arrive peu à peu, et souvent sans s'en rendre compte, à se blesser et à se briser. Le départ de nous amène à nous questionner sur nos propres recherches de bonheur et sur la vie elle-même. Tous les chemins ne mènent pas au bonheur et il existe beaucoup de bonheurs illusoire. Il faut donc demeurer toujours vigilant dans cette recherche de bonheur. Et à travers tout cela, il nous faut apprendre à composer avec les difficultés qui se présentent à nous et avec nos limites intérieures.

Un départ comme celui de soulève bien des questions, bien des «pourquoi». On peut en arriver aussi à se perdre et à se briser face à autant de questions. Je pense qu'il faut reconnaître et accepter que plusieurs de ces questions n'aient jamais de réponses. On veut souvent chasser le mystère, en oubliant qu'il fait partie de nos vies. La vie elle-même est un grand mystère, Dieu est un mystère, les autres demeureront toujours un mystère et nous sommes aussi un mystère pour nous-mêmes.

À travers ces questions, on retrouve sans doute colère et culpabilité : «Pourquoi ne pas m'en avoir parlé?» «Est-ce que j'ai manqué?» «Qu'est-ce que je n'ai pas fait?»... Nous n'avons pas à chercher de coupable. C'est un ensemble de circonstances et de raisons qui fait que quelqu'un peut en arriver à poser un geste comme celui-là. Toutes ces questions nous ramènent à la liberté et aux choix de Et face à cela nous sommes tous impuissants. Même Dieu, qui est tout-puissant, se retrouve totalement impuissant face à notre liberté.

Nous ne pouvons plus rien faire pour, sinon de prier pour lui. Mais il est toujours possible de faire quelque chose pour nous-mêmes, qui avons à continuer en cette vie. Nous sommes libres de nos propres choix et nous pouvons toujours choisir la vie. Est-ce que ... aurait pu s'en sortir? Est-ce qu'il aurait pu trouver le bonheur? Est-ce qu'il aurait pu choisir la vie? Sans doute que oui, parce que le suicide ne sera jamais l'unique solution. En fait, ce ne sera jamais une solution. Quand saint Paul nous dit que rien ne peut nous séparer de l'amour du Christ, ce n'est pas seulement pour la vie éternelle. Quand Jésus nous dit qu'il est venu nous sauver et qu'il nous est possible de ressusciter, ce n'est pas uniquement pour la vie éternelle? Dans notre vie physique, quand on meurt une fois, c'est fini. Mais dans notre vie intérieure, il est toujours possible de renaître, de revivre, de ressusciter. C'est pourquoi il est toujours possible de choisir la vie. Ce que Jésus nous dit, c'est qu'avec lui, l'amour pourra toujours triompher de la haine, la lumière pourra toujours l'emporter sur les ténèbres et la vie sur la mort. Mais il faut y croire. Croire qu'on peut toujours s'en sortir, croire que le bonheur est toujours possible; croire que la vie est toujours possible.

La meilleure façon d'enrayer le suicide, c'est de l'éliminer de nos propres solutions. Il y a quelques années, les suicides étaient plus rares, parce que les gens n'y pensaient même pas; ça ne faisait pas partie des solutions. Aujourd'hui, on en a fait une solution. Mais il revient à chacun et chacune de nous de le retirer de la liste de nos solutions. On peut toujours choisir la vie et on doit toujours choisir la vie. Et même quand on ne semble plus voir de solutions, il y en a encore; d'où l'importance d'aller chercher de l'aide pour que les autres puissent nous aider à voir ces autres solutions.

Je ne vous ferai pas croire que c'est toujours facile. Ça demande beaucoup d'effort de travailler sur soi-même, ça demande de l'effort pour arriver au vrai bonheur. Le bonheur facile et rapide, y a juste à la télé qu'on voit ça. Si on veut quelque chose de durable, de solide, de profond, il faut choisir d'y mettre du temps et de l'effort mais je peux vous garantir que vous ne serez jamais déçus.

Et qu'en est-il de? Personnellement, je pense que nous pouvons croire qu'il est bien et heureux. Mais attention, ce ne sera jamais une raison pour s'en aller prématurément dans l'au-delà. La vie éternelle peut attendre. Il faut être conscient que la vie humaine est une aventure unique et qu'il est toujours possible de la rendre belle et intéressante.

Avant de poursuivre notre célébration, j'aimerais qu'on prenne quelques instants de silence, non pas pour penser à mais pour penser à nous-mêmes. Quelques instants pour choisir la vie, quelques instants pour bannir le suicide des solutions possibles, quelques instants pour croire au bonheur toujours possible et pour réaliser l'importance de notre vie intérieure, quelques instants pour choisir d'ouvrir sur nos sentiments et nos émotions et pour choisir de s'ouvrir aux autres, enfin quelques instants pour choisir de s'ouvrir à Dieu. Prenons donc ces quelques instants pour regarder notre propre vie.

Mario Tremblay, prêtre

Paroisses Notre-Dame du Royaume et St-Isidore



Résidence Funéraire
du Saguenay

Tél. : 418 547-2116

2555, rue Saint-Dominique, Jonquière (Québec) G7X 6J6
(aux heures de bureau)